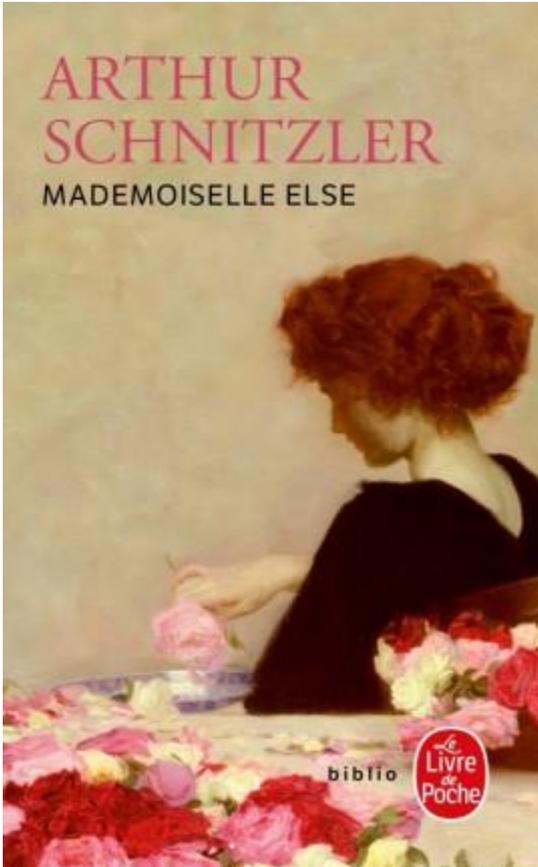


ARTHUR SCHNITZLER, L'INOUBLIABLE

Roland Jaccard, préface à Mademoiselle Else

trad. Henri Christophe, Le Livre de poche, 96 p.



En 1900 paraît à Vienne, dans le supplément de Noël du grand quotidien libéral « Die Neue Freie Presse », un récit d'Arthur Schnitzler intitulé : *Le Lieutenant Gustel*. Dans cette longue nouvelle, l'auteur analyse minutieusement les états d'âme d'un jeune lieutenant qui a refusé de se battre en duel avec un boulanger et qui ne voit, pour sauver son honneur, plus qu'une issue possible : le suicide.

La réaction des autorités militaires sera immédiate : un conseil disciplinaire est constitué et, au cours d'une brève cérémonie, Arthur Schnitzler est déchu de son rang d'officier supérieur pour avoir « *composé et publié dans un journal de réputation mondiale une nouvelle dont le contenu est de nature à atteindre et à compromettre l'honneur et le renom de l'armée austro-hongroise* ».

Si les autorités militaires se sont émues du contenu de ce récit, elles n'ont pas prêté attention à sa forme. Or, *Le Lieutenant Gustel* est le premier monologue intérieur de la littérature allemande, vraisemblablement inspiré par *Les Lauriers sont coupés* d'Édouard Dujardin (1888). Ni Rainer-Maria Rilke ni Georg Brandes ne s'y sont trompés, qui ont salué l'originalité formelle de ce petit chef-d'œuvre.

Vingt-cinq ans plus tard, Arthur Schnitzler revient au monologue intérieur avec *Mademoiselle Else*. Une jeune fille de la bourgeoisie viennoise, en villégiature avec sa tante dans un palace italien, apprend que son père, ruiné à la suite de malversations financières, ne pourra être sauvé du déshonneur et de la prison que si elle parvient à soutirer à un ancien ami de la famille, le marchand d'art Dorsday, une somme importante.

Celui-ci lui promet l'argent à la condition qu'il puisse la contempler nue. Le vieux Dorsday répugne à Else - elle veut bien être une garce, mais pas une grue - et sa proposition déclenche chez elle un délire qui trouvera son épilogue grandiose dans la scène où elle se déshabille dans les salons de l'hôtel avant de se donner la mort en absorbant des somnifères.

Mademoiselle Else, s'il fallait résumer en deux mots la nouvelle de Schnitzler, c'est la rencontre de l'ingénue hystérique et du jouisseur pervers. Et derrière ce dernier se profile, bien sûr, l'image du père séducteur, de ce père auquel la fille rêve de s'unir. Au moment de mourir, Else murmure : « *Donne-moi ta main, papa. Nous volerons ensemble. Que le monde est beau quand on sait voler. Mais ne me baise donc pas la main, papa. C'est moi, papa, je suis ton enfant !* »

Quand on demandait à Schnitzler laquelle de ses œuvres il préférait, il répondait : *Mademoiselle Else* et *Le Retour de Casanova*. Casanova, le séducteur déchu, que la jeune Marcolina considère avec une ironie discrète et qu'il ne « possédera » qu'avec une ruse indigne de lui dans l'horreur d'un matin lugubre et Else qui, même si elle a soif d'impureté et de dépravation, préfère encore la mort à une blessure narcissique dont elle pressent qu'elle ne se cicatrifiera jamais.

La mort, et plus précisément le suicide, est un thème obsédant dans l'œuvre de Schnitzler. Elle apparaît dans chacun de ses romans. Sa première nouvelle s'intitule d'ailleurs : *Mourir*, et elle date de 1892. Elle raconte l'histoire d'un jeune homme tuberculeux qui, se sachant perdu, cherche à entraîner sa maîtresse avec lui dans la mort. Quant à son dernier roman au titre prémonitoire, *L'Appel des ténèbres* (1931), il s'achève par la fuite éperdue dans la nuit glaciale du personnage principal, un fonctionnaire victime d'un délire paranoïaque. Schnitzler n'a jamais oublié la formation médicale et psychiatrique qu'il a reçue à Vienne et il sera sensible aux hommages réitérés de Freud.

Dans *Mourir*, Arthur Schnitzler se rebelle contre l'arbitraire atroce de la mort. Le jeune homme tuberculeux qu'il met en scène conteste aux bien-portants le droit d'élaborer des théories au sujet de la mort et de poser au philosophe stoïque ou à la belle âme en évoquant la délivrance suprême. « *Il faut, dit-il, être condamné comme un criminel - ou comme je le suis, alors on peut en parler. Et le pauvre diable qui va calmement à son gibet, et le noble sage qui invente des maximes après avoir vidé la coupe de la ciguë, et le défenseur de la liberté fait prisonnier qui voit en souriant les fusils dirigés vers sa poitrine, tous ont peur ; une peur atroce de la mort ; et cette peur est aussi naturelle que le fait de mourir.* »

Le 21 octobre 1931, Schnitzler mourra d'une embolie cérébrale alors qu'il travaillait au synopsis d'un film policier. Depuis le suicide de sa fille, Lili, trois ans auparavant, il vivait seul. Dominique Aucleres, qui fut sa traductrice et son amie, a évoqué sa dernière promenade au Prater avec lui, peu avant sa mort. « *Il était triste, comme accablé par son œuvre. Une femme passa à côté de nous. Elle était belle et jeune et poussait une infirme dans une petite voiture. "On écrit ces choses, dit-il, mais elles arrivent." La femme et l'homme semblaient sortir tout droit de son roman : Berthe Garlan. "Que nous soyons créés pour admettre l'inadmissible, pour supporter l'intolérable, ajouta-t-il, voilà qui rend notre vie si douloureuse et lui confère cependant une richesse inépuisable."* »

Deux ans après sa mort, les nazis mettront particulièrement en garde le public cultivé contre ses livres, qu'ils jugent redoutables : « *Les nouvelles de cet auteur juif désagrègent et anéantissent le sens des responsabilités.* » C'est pourquoi ils brûleront ses romans et interdiront la représentation de ses pièces de théâtre.

Dans les flammes qui emportent son œuvre, Schnitzler est en bonne compagnie. Tous ses amis du café Central, tous ces « *décadents sceptiques* », contemplant l'aurore d'une nouvelle barbarie. Peut-être, en cette occasion, Schnitzler leur a-t-il répété ce qu'il écrivait de son vivant : « *Il est surprenant de voir parmi quels cochons nous vivons ; et je pense que cela doit frapper même les antisémites que l'antisémitisme - abstraction faite de tout autre élément - ait la force particulière de mettre en évidence les bassesses les plus pernicieuses de la nature humaine et de les développer au maximum.* »

Qu'on me permette d'évoquer ici un souvenir personnel. Durant le printemps 1929, je me trouvais à Vienne à l'occasion de la première du beau film de Paul Czinner *Mademoiselle Else*, interprété par la jeune actrice Elisabeth Bergner. À cette occasion, Arthur Schnitzler qui participait à l'adaptation de tous les scénarios tirés de son œuvre, m'avait invité chez lui. Il ne sortait plus guère et, à Vienne même où sa barbe blanche comme son feutre mou à larges bords ne passaient jamais inaperçus, il était devenu le symbole d'une époque fastueuse dont, après la chute de l'empire austro-hongrois, les Autrichiens rêvaient comme d'un âge d'or. Assis dans la véranda, nous contemptions le jardin en pleine floraison.

« *Là où la nature se répète, dit alors Arthur Schnitzler, nous reconnaissons son infinie variété. Mais quand un écrivain se répète, nous considérons qu'il a fait son temps. Ce jugement est dénué de tout fondement. Telle la nature, l'écrivain recherche lui aussi la perfection en s'essayant aux mêmes sujets...* »

Pendant qu'il parlait, je l'observais. Bien qu'ayant largement dépassé le seuil de la soixantaine, ni son teint de bronze, ni ses yeux si vifs - des yeux qui ont sondé mieux qu'aucun autre le cœur des femmes - ne trahissaient son âge. Comme s'il devinait le cours de ma pensée, il murmura : « *Vous*

l'ignorez sans doute, mais depuis le suicide de ma fille, Lili, l'an passé, ma vie a pris fin. Cette nuit encore, j'ai rêvé que j'étais chez Freud... dans l'espoir un peu vain d'alléger la douleur causée par sa perte - et Freud m'a dit que lui aussi a perdu sa fille, Sophie. Lili n'avait que dix-huit ans, comme Mademoiselle Else,



et elle venait d'épouser un officier italien à Venise. Ses derniers mots furent : "Je ne voulais pas mourir, c'est un instant d'énervement." Presque les mêmes mots qu'Else. Et d'ailleurs à Vienne on n'a pas manqué d'établir un parallèle entre le destin de ma fille et celui de mon héroïne, comme si la réalité avait été absorbée par la fiction, comme si Lili avait été envoûtée par Else. J'ai même reçu des lettres anonymes où l'on me disait qu'avec l'éducation malsaine qu'elle avait reçue, elle ne pouvait pas finir autrement.

On ne m'a jamais pardonné mes audaces à Vienne. Songez que la pièce qui a fait ma gloire, La Ronde, je l'avais écrite entre 1896 et 1897 et qu'elle avait été jugée tellement obscène qu'il a fallu attendre près d'un quart de siècle pour qu'elle puisse être jouée à Vienne. Et encore, dans quelle ambiance ! Les fauteuils et les chaises dégringolaient du haut des loges en signe de protestation et la presse catholique se déchaîna. Quant à mes bons amis de jeunesse, ils ne me soutinrent même pas. Le pire, je l'ai souvent remarqué, nous vient non pas de nos adversaires, mais de nos amis, qui choisissent la meilleure part du courage, c'est-à-dire le silence. »

Il parla encore longtemps de l'amitié. Il disait qu'on peut être déjà content quand les gens ont de vous une idée générale à peu près juste. Dès qu'ils entrent dans le détail, ils ne voient quasiment plus que vos défauts, surtout si ce sont vos amis. Il doutait qu'une amitié - et à plus forte raison un amour - fût possible entre un homme âgé et un être jeune encore. Comme je tentais de le convaincre du contraire, il me rétorqua : *« Il y a là une différence insurmontable. Un roi et un anarchiste, si tous deux sont jeunes, une cocotte et une femme convenable, si toutes deux sont jeunes et encore mieux si elles sont vieilles, un étudiant antisémite et un sioniste... soit. Mais un qui prend la mer et l'autre qui rentre au port - jamais. »*

La conversation devenait de plus en plus animée et elle revint finalement se poser sur Mademoiselle Else. Je lui demandai ce qu'il pensait de Dorsday et du marché qu'il avait proposé à la jeune fille.

« Je me garderai bien de le juger, me répondit-il. Vous l'apprendrez sans doute vous aussi un jour à vos dépens, mais pour un homme sur le déclin, voir un corps dévêtu d'adolescente, c'est boire à la coupe même de Dieu. Je comprends qu'on soit prêt à toutes les bassesses, comme Dorsday, ou à toutes les turpitudes, comme mon Casanova, pour connaître cette ultime forme d'extase. Si le temps ne m'était pas compté, j'aimerais écrire un roman où des vieillards passeraient la nuit auprès de belles endormies. Vous l'ignorez encore, mais la vieillesse est la pire des disgrâces... »

Il se tut un moment, puis il me raconta comment, alors qu'il était encore lycéen à Vienne, il se rendait chez des jeunes prostituées qu'il contemplait nues. Il ne les touchait même pas, se bornant à leur faire des sermons et à les adjurer de se tourner vers des professions plus convenables. Il rit de bon cœur en se remémorant ces juvéniles exercices d'hypocrisie. Puis, il revint sur l'idée qu'il serait parfaitement illusoire et vain d'exiger de nous-mêmes une moralité à laquelle nous ne pouvons qu'exceptionnellement prétendre : *« Tant de choses trouvent à la fois place en nous, poursuivit-il, amour et tromperie, fidélité et infidélité, adoration pour une femme et désir d'une autre ou de plusieurs autres. Nous essayons bien de mettre un peu d'ordre en nous, dans la mesure du possible, mais cet ordre reste quelque chose d'artificiel... Le naturel, c'est le chaos. J'ai eu, pour ma part, des rapports très différents avec mes maîtresses : la plupart m'étaient indifférentes ; quelques-unes me furent cependant antipathiques ; je n'en ai eu qu'une, celle qui fut la grande passion de ma vie. »*

Le temps avait passé comme par enchantement. Je me risquai avant de prendre congé à lui poser une dernière question :

« Que feriez-vous si vous étiez Dieu ?

- Je n'en sais rien, me répondit-il avec un sourire, mais je crois que j'essaierais de faire mieux. »

ROLAND JACCARD